

QUATRIÈME DOSSIER

Ovide, nous l'avons vu, a écrit un ouvrage gigantesque consacré à la mythologie (*Les Métamorphoses*). Mais l'auteur est bien plus varié et diversifié que ce seul aspect : le poète s'est aussi consacré à la théorisation de l'amour, à la description des coutumes de ses contemporains, à l'évocation de la tristesse liée à l'exil...

Dans ce dossier, nous allons nous intéresser une fois de plus à une seule de ses œuvres, d'un genre tout à fait différent de l'an passé : *L'Art d'aimer*, un manuel de drague à l'usage des jeunes Romaines et des jeunes Romaines si complet que les jeunes amants pouvaient se targuer de dire « Ovide était mon maître ».

Outil : La scansion	62
Texte : OVIDE, <i>Ars amatoria</i> I, 415-430	64
Commentaires : D'autres extraits.....	65
Texte : OVIDE, <i>Ars amatoria</i> , III, 261-270	70
Commentaires : D'autres extraits.....	71
Commentaires : Ovide, le triple poète	73

Ovide dans tous ses états



E. DELACROIX, *Ovide parmi les Scythes*, 1862.

Lecture de l'image

- Où est Ovide sur ce tableau ? Comment peux-tu l'identifier ?
- Quelle émotion le peintre tente-t-il de mettre en avant par cette peinture ? Grâce à quels effets ?

CONTEXTE

L'Art d'aimer d'Ovide est un ouvrage regroupant de nombreux conseils pour les jeunes (ou moins jeunes) amoureux...

TEXTE

Magna superstitio tibi sit natalis amicae

Quaque aliquid dandum est, illa sit atra dies.

Cum bene vitaris, tamen auferet ; invenit artem

Femina, qua cupidi carpat amantis opes.

Institor ad dominam veniet discinctus emacem

Expedit merces teque sedente suas,

Quas illa inspicias, sapere ut videare, rogabit,

Oscula deinde dabit ; deinde rogabit emas.

Hoc fore contentam multos iurabit in annos,

Nunc opus esse sibi, nunc bene dicet emi ;

Si non esse domi, quos des, causabere nummos,

Littera poscetur, ne didicisse iuvet.

Quid, quasi natali cum poscit munera libo,

Et, quotiens opus est, nascitur illa sibi ?

Quid, cum mendaci dampno maestissima plorat,

Elapsusque cava fingitur aure lapis ?

OVIDE, *Ars amatoria* I, 415-430.

superstitio, ionis, f. : la superstition

natalis, is, e : de la naissance (dies natalis : anniversaire)

ater, tra, trum : noir

vito, are : éviter

femina, ae : femme

cupidus, a, um : passionné, désireux de

carpo, ere, carpsi, carptum : cueillir, harceler, affaiblir

amans, antis : l'amant

opes, opium (pl.) : les richesses

institor, oris : le colporteur

domina, ae : la maîtresse

discingo, ere, cinxi, cinctum : désarmer, dépouiller

emax, acis : qui a la manie d'acheter, grand acheteur

expedio, ire, i(v)i, itum : se débarrasser, se préparer, expliquer

merx, mercis : la marchandise

inspicio, ere, spexi, spectrum : inspecter, examiner

sapio, ere, ii : avoir du goût, de l'intelligence

emo, ere, emi, emptum : acheter

→ bene emere : acheter bon marché

contentus, a, um : content de, satisfait de

causor, ari : prétexter

nummus, i : l'argent, la monnaie

posco, ere, poposci : réclamer, demander

iuvo, are, iuvi, iutum : aider

munus, eris : la fonction, l'obligation, la charge, le présent

libum, i : le gâteau, la galette

quotiens : toutes les fois que

opus est : on a besoin de.

mendax, acis : menteur

maestus, a, um : profondément triste

ploro, are : crier, pleurer

cavus, a, um : creux

fingo, ere, finxi, fictum : modeler, imaginer

auris, is : l'oreille

lapis, idis : la pierre

OÙ TROUVER L'AMOUR ?

Pour Ovide, l'amour peut se trouver dans de nombreux lieux : sur le forum, près des édifices publics, au théâtre, à table, en dehors de Rome... Voici quelques manières d'exploiter certains lieux particulièrement propices aux rencontres amoureuses.

Au cirque

Assieds-toi contre celle qui te plaît, tout près, nul ne t'en empêche ; approche ton corps le plus possible du sien ; heureusement, la dimension des places force les gens, bon gré mal gré, à se serrer, et les dispositions du lieu obligent la velle à se laisser toucher. Cherche alors à engager une conversation qui servira de trait d'union, et que tes premières paroles soient des banalités. À qui sont les chevaux qui viennent là ? demanderas-tu avec empressement, et, immédiatement, son cheval favori, quel qu'il soit, soit être le tien. (...)

Si, comme il arrive, il vient à tomber de la poussière sur la poitrine de ta belle, que tes doigts l'enlèvent ; s'il n'y a pas de poussière, enlève tout de même celle qui n'y est pas : tout doit servir de prétexte à tes soins officieux. Le manteau, trop long, traîne-t-il à terre ? Prends-en le bord, et, avec empressement, soulève-le du sol malpropre. Aussitôt, récompense de ton zèle officieux, sans que ta belle puisse s'en fâcher, tes yeux verront des jambes qui en valent la peine.

Lors d'un triomphe

À ce spectacle assisteront plein de joie et pêle-mêle jeunes hommes et jeunes femmes, tous le cœur dilaté par ce jour où tu triompheras ; si l'une d'elles demande le nom des rois, ou bien quels sont ces lieux, ces montagnes, ces rivières dont on porte la représentation, réponds toujours ; n'attends pas les questions ; même quand tu ne sais pas, parle comme si tu connaissais la chose à fond. Voici l'Euphrate, le front ceint de roseaux ; celui qui porte cette longue chevelure bleu sombre, c'est le Tigre ; ceux qui viennent, dis que ce sont les Arméniens ; cette femme est la Perse, dont le premier roi fut petit-fils de Danaé ; voici une ville qui exista dans les callées des Achéménides. Ce captif ou cet autre étaient des généraux ; et tu trouveras des noms à mettre sur leur visage, exacts, si tu peux, du moins vraisemblable.

COMMENT PLAIRE ?

Ovide insiste : si l'on sait y faire, toute femme peut être prise. Mais il faut avoir confiance en soi et l'homme, contrairement à la femme, dissimule mal son désir, soumis qu'il est à sa propre nature.

L'utilité de la servante

Ovide conseille de se lier d'amitié avec la servante de la femme convoitée car elle pourra nous renseigner sur les attentes et les dispositions de sa maîtresse.

Il faut également attaquer la belle lorsque l'affront d'avoir une rivale provoquera son ressentiment ; alors tu travailleras à ce qu'elle ne reste pas sans vengeance. Le matin, en peignant ses cheveux, que la servante l'excite, et prête à la voile le secours de la rame. Qu'elle murmure tout bas, en soupirant soucement : « Non, je ne pense pas que tu puisses, toi, lui rendre la pareille. » Alors elle parlera de toi, alors elle ajoutera les mots qui persuadent et jurera que, fou d'amour, tu en meurs. Mais hâte-toi, avant que la voile ne pende le long du mât et que la brise ne tombe. La colère est comme la glace fragile : elle disparaît si l'on attend.

Faut-il séduire aussi la servante ?

Mon avis est de s'abstenir. (...) Si pourtant la servante, quand elle donne ou reçoit un billet, te plaît par sa beauté autant que par son zèle, tâche d'abord de posséder la maîtresse ; que la suivante vienne ensuite ; mais ce n'est point par elle que doit commencer ton tribut à Vénus. (...) Ne tente pas l'aventure ou pousse-la jusqu'au bout. Plus de dénonciateur, lorsque la suivante est de moitié dans le crime. L'oiseau ne peut guère voler avec les ailes enduites de glu (...) Presse vivement celle que tu as attaquée et ne l'abandonne que vainqueur. Mais cache-toi bien ! Si tu caches bien tes intelligences avec elle, tu seras toujours informé de ce que fera ton amie.

Paroles, paroles...

Promets, promets ; cela ne coûte rien ; en promesses tout le monde peut être riche. L'espérance, du moment qu'on y ajoute foi, dure longtemps : c'est une déesse trompeuse, mais bien utile. Si tu as fait quelque cadeau, on peut t'éconduire par tactique : on aura profité de passé et l'on n'aura rien perdu. Mais, le cadeau que tu n'as pas fait, tu peux sembler toujours sur le point de le faire. C'est ainsi qu'un champ stérile trompe souvent l'espoir de son maître ; c'est ainsi que, pour ne pas rester sur sa perte, un joueur ne cesse de perdre, et que les dés rappellent sans cesse ses mains vides.

Le point difficile, le travail délicat, c'est d'obtenir les premiers faveurs sans avoir fait de présent : pour n'avoir pas accordé par pure bienveillance ce qu'elle a accordé, la belle accordera plus encore.

Mieux vaut étudier la rhétorique, mais en user à l'écrit sans exagération...

Que ton style soit naturel, tes mots usuels, mais tendres, si bien que l'on croie t'entendre parler. Si elle refuse ton billet, et le renvoie sans le lire, espère qu'elle le lira et persiste. Avec le temps, le jeune taureau indocile s'accoutume à la charrue ; avec le temps, le cheval apprend à souffrir le dur frein ; un frottement continu use l'anneau de fer. (...)

Supposons que ta belle ait lu ta lettre et ne veuille pas répondre : ne la force pas. Fais en sorte seulement qu'elle lise jusqu'au bout tes phrases tendres. Après avoir voulu les lire, elle voudra répondre à ce qu'elle aura lu : tout ce que tu désires viendra en son ordre et par degrés. Peut-être recevras-tu d'abord une lettre de mauvais augure, où elle te demandera de cesser tes poursuites : ce qu'elle te demande, elle craint de l'obtenir ; ce qu'elle ne demande pas, elle le souhaite, que tu sois plus pressant ; poursuis et bientôt tu verras tes vœux accomplis.

Le look

Mais ne va pas friser tes cheveux au petit fer, ni user les jambes par le frottement d'une pierre ponce. (...) Une beauté sans apprêt sied aux hommes : lorsque la fille de Minos fut enlevée par Thésée, celui-ci n'avait pas ajusté sur ses tempes sa chevelure au moyen d'épingles. (...) C'est par la simple élégance que doivent plaire les hommes : que leur peau soit halée par les exercices au Champ de Mars ; que leur toge aille bien et n'ait pas de tache ; que ta chaussure soit bien correctement nouée ; que les agrafes ne soient pas rouillées ; que ton pied ne soit pas perdu et ne nage pas dans un soulier trop large ; qu'une coupe maladroite n'enlaidisse pas et ne hérissé pas ta chevelure ; que tes cheveux, que ta barbe soient taillés par une main experte ; que tes ongles soient bien coupés et propres ; qu'aucun poil ne se dresse dans les narines ; qu'une haleine désagréable ne sorte pas d'une bouche malodorante ; et que l'odeur du mâle, père des troupeaux, ne blesse pas les narines.

Tout le reste, donne-le soit aux jeunes filles lascives, soit aux hommes qui, contre nature, cherchent l'amour d'un homme.

Les compliments

Ta façon de n'avoir pas besoin de conseils : désire seulement, de toi-même tu sauras bien parler. Il te faut jouer l'amant, et, dans tes paroles, te donner l'apparence d'être blessé d'amour ; ne néglige aucun moyen pour le persuader. Et il n'est pas difficile d'être cru : toute femme se juge digne d'être aimée ; si laide soit-elle, il n'en est pas une qui ne se trouve bien. (...)

N'hésite pas à louer le visage, les cheveux, les doigts fuselés et le pied mignon. C'est un plaisir pour les plus chastes que d'entendre faire l'éloge de leurs attraits : même les vierges soignent et aiment leurs attraits.

Des larmes

Les larmes également sont utiles : avec des larmes tu amollirais le diamant. Tâche que ta bien-aimée voie, si tu peux, tes joues humides. Si les larmes font défaut (car elles ne viennent pas toujours à commandement), mouille-toi les yeux avec la main.

Des baisers, et plus si affinités

Quel est l'homme expérimenté qui ne mêlerait pas les baisers aux paroles d'amour ? Même si elle ne les rend pas, prends-les sans qu'elle les rende. D'abord elle résistera peut-être et t'appellera « insolent » ; tout en résistant, elle désirera être vaincue. Mais ne va pas lui faire mal par des vausers maladroits sur ses lèvres déliées, et garde bien qu'elle puisse se plaindre de ta rudesse. Prendre un baiser et ne pas prendre le reste, c'est mériter de perdre les faveurs accordées ! Qu'attendais-tu, après un baiser, pour réaliser toutes tes vœux ? Hélas ! tu as fait preuve de manque d'usage, et non de retenue. Ça aurait été de la violence, dis-tu ; mais cette violence est agréable aux femmes ; ce qu'elles aiment à donner, souvent elles veulent l'accorder malgré elles.

Aucune confiance !

Hélas ! on ne peut sans danger faire à son ami l'éloge de celle qu'on aime. S'il croit à tes éloges, aussitôt il te supplante. (...) Rien ne plaît que ce qui est honteux ; chacun ne pense qu'à son plaisir, et même celui que procure la douleur d'autrui a son charme. Quel scandale ! ce n'est pas son ennemi que droit crainte un amant. Fuis ceux que tu crois fidèles, tu seras à l'abri du danger. Un parent, un frère, un ami cher, défie-t'en ; les sujets de crainte réels, voilà ceux qui te les fourniront.

Ovide finit ce premier livre en rappelant que chaque femme a son propre caractère et que certains de ses conseils devront donc être adaptés à l'élue...

COMMENT CONSERVER L'AMOUR ?

Ovide insiste sur le caractère aimable de l'amant qui veut conserver son aimée. Rien n'est pire que le conflit, et les caresses verbales remplacent fort bien les cadeaux pour ceux qui n'ont pas les moyens ; il faut savoir persévérer et insister peu à peu sans excès lorsque l'être cher se dérobe ; ne pas hésiter à affronter la pluie et le froid pour le bien de sa bien aimée sans orgueil aucun ; toujours sembler émerveillé par son amie ; être tout à fait dévoué lorsqu'elle est malade ; la laisser cacher ses infidélités en feignant de ne pas s'en apercevoir ; Voici quelques-uns de ces conseils plus détaillés.

Ne pas tout miser sur le physique

La beauté est un bien fragile : tout ce qui s'ajoute aux années la diminue ; elle se flétrit par sa durée même ; ni les violettes, ni les lis à la corolle ouverte ne sont toujours en fleurs, et, la rose une fois tombée, l'épine se dresse seule. Toi aussi, bel adolescent, tu connaîtras bientôt les cheveux blancs ; tu connaîtras bientôt les rides, qui sillonnent le corps.

Forme-toi maintenant l'esprit, bien durable, qui sera l'appui de ta beauté : seul il subsiste jusqu'au bûcher funèbre. Ne considère pas comme un soin futile de cultiver ton intelligence par les arts libéraux et de bien savoir les deux langues. Ulysse n'était pas beau, mais il était beau parleur, cela suffit pour que deux divinités marines ressentent pour lui les tourments de l'amour.

La laisser avoir raison

Si ton amie te contredit, cède ; c'est en cédant que tu sortiras vainqueur de la lutte. Borne-toi à jouer le rôle qu'elle t'imposera. Elle blâme, blâme ; tout ce qu'elle approuve, approuve-le ; ce qu'elle dira, dis-le ; ce qu'elle niera, nie-le. Elle rit, ris avec elle ; si elle pleure, ne manque pas de pleurer. Que l'expression de ton visage se règle sur la sienne. Elle veut jouer ; sa main agite les dés d'ivoire ; toi, agite-les maladroitement, et après les avoir maladroitement agités, passe-lui la main. (...)

Tiens toi-même son ombrelle déployée ; toi-même fais-lui place dans la foule, si elle la traverse ; empresse-toi d'approcher l'escabeau d'un lit rebondi ; ôte ou mets les sandales à son pied délicat. Souvent aussi, bien que frissonnant toi-même de froid, il te faut réchauffer dans ton sein les mains gelées de ton ami. Et ne juge pas honteux (fût-ce honteux, cela doit te plaire), toi, un homme libre, de lui tenir le miroir. (...)

Si l'on te dit de venir au Forum, arrange-toi pour y être toujours avant l'heure dite et ne la quitte que bien tard, « Trouve-toi à tel endroit », t'a-t-elle dit. Cours-y, toute affaire cessante, et que la foule ne retarde pas ta route. Le soir, quand elle retourne chez elle, après un festin, si elle demande un esclave pour lui éclairer la route, offre-toi encore. Elle est à la campagne et te dit : « Viens. » L'Amour hait tout retard : si tu n'as pas de voiture, fais la route à pied. Rien ne doit t'arrêter, ni le mauvais temps, ni la canicule qui altère, ni la chute de la neige qui, de sa nappe blanche, couvre le chemin.

Des cadeaux ?

Je ne te conseille pas de faire à ton amie des cadeaux somptueux : qu'ils soient modestes, mais choisis et offerts habilement. À l'époque où la campagne étale ses richesses, où les branches plient sous le poids des fruits, qu'un esclave lui apporte une corbeille pleine de cadeaux rustiques. Tu pourras dire que tu les as reçus de ta campagne, eussent-ils été achetés sur la Voie Sacrée. (...)

Dois-je te conseiller de lui envoyer aussi des vers d'amour ? Hélas ! la poésie n'est guère en bonheur. On fait l'éloge des poésies, mais ce sont de grands présents qu'on réclame : pourvu qu'il soit riche, le rustre lui-même plaît. Notre âge est vraiment l'âge d'or : c'est l'or qui procure les plus grands honneurs, l'or qui procure l'amour. (...) Il y a tout de même des femmes cultivées, mais en groupe peu nombreux ; l'autre groupe n'est pas cultivé, mais veut le paraître. (...)

Par exemple, ce que tu ferais toi-même, ce que tu crois utile, arrange-toi pour que toujours ton amie te le demande. Tu as promis la liberté à l'un de tes esclaves ; arrange-toi pour qu'il la sollicite de toi par ton amie. Tu fais grâce à l'esclave d'un châtiment, grâce à des fers pénibles ; ce que tu avais l'intention de faire, qu'elle te le doive ! Que l'avantage soit pour toi, mais laisse-lui l'honneur : tu ne perdras rien à lui donner le rôle d'une personne toute puissante sur ton esprit.

La force de l'habitude

Fais en sorte que ta belle s'habitue à toi ; rien n'est plus puissant que l'accoutumance ; pour la créer, ne recule devant aucun ennui. Que ton amie te voit toujours ; qu'elle t'entende toujours ; que la nuit et le jour montrent ton visage. Lorsque tu auras plus de raisons de croire qu'elle peut te regretter, lorsque ta absence lui causera quelque inquiétude, laisse-lui un peu de repos ; un champ reposé rend largement ce qu'on lui condie, et une terre aride boit avec avidité les eaux du ciel.

Mais il est plus sûr que ton absence soit courte : avec le temps, les regrets diminuent, l'absent n'existe plus, un nouvel amour se glisse. Durant l'absence de Ménélas, Hélène, pour ne point rester seule la nuit, trouva un tiède asile dans les bras de son hôte. Quelle sottise fut la tienne, Ménélas ! Tu partais seul, laissant sous le même toit ton hôte et ton épouse.

Secrètes infidélités

Mais le fauve sanglier, dans toute la rage de sa colère, lorsque ses défenses foudroyantes font touler dans la poussière les cheins acharnés ; la lionne lorsqu'elle présente sa mamelle aux petits qu'elle allaite ; la vipère de petite taille qu'un assant distrait a écrasée, sont moins cruels que n'est ardente de colère la femme qui a surpris une rivale dans le lit de son mari ; elle montre sur son visage les sentiments de son âme ; elle cherche un fer, une flamme, et, oubliant toute retenue, elle court, comme frappée par les cornes du dieu d'Aonie. (...)

Ce n'est pas que, censeur sévère, je vous condamne à n'avoir qu'une amie. Aux dieux ne plaise ! C'est à peine si une femme mariée peut suivre cette conduite. Amusez-vous, mais soyez prudents ; que votre faute soit cachée et furtive ; il ne faut tirer aucune vanité de votre action coupable. Et ne fais pas de cadeau que l'autre puisse reconnaître ; n'aie point d'heure fixe pour ton infidélité, et si tu ne veux pas qu'une amie te surprenne dans une retraite qu'elle connaît, ne donne pas toujours tes rendez-vous au même endroit. Chaque fois que tu écriras, commence bien par examiner toi-même les tablettes ; combien de femmes y lisent plus qu'on ne leur écrit !

Pris la main dans... le sac

Si tes actes, quoique bien cachés, viennent à se découvrir, même découverts, nie-les jusqu'au bout. Ne sois ni soumis ni plus caressant qu'à l'ordinaire ; ce sont là de fortes marques d'un cœur coupable. Mais n'épargne pas tes reins ; la paix est à ce seul prix : c'est le lit qui doit prouver que tu n'as pas auparavant goûté les plaisirs de Vénus. Il y a des vieilles femmes qui conseillent de prendre de la sariette, plante malfaisante ; à mes yeux, c'est un poison ; ou bien l'on mêle du poivre à la graine de la piquante ortie, ou l'on broie du jaune pyrèthre dans du vin vieux. Mais elle ne souffre pas ces moyens artificiels de provoquer ses joies, la déesse qui habite les collines ombreuses du mont Éryx.

Les bienfaits de la jalousie

Il y a des femmes auprès desquelles une obéissance craintive va contre le but, et dont l'amour languit, faute d'une rivale. Généralement la prospérité enivre l'esprit et il n'est pas facile, dans le bonheur, de montrer une âme égale. (...)

Ainsi, quand le cœur languit dans l'indolente torpeur de la sécurité, il faut employer des aiguillons pénétrants pour réveiller l'amour. Arrange-toi pour que ton amie ait des inquiétudes sur ton compte ; réveiller l'ardeur de son cœur attiédi ; qu'elle pâlisse en apprenant ton infidélité.

Ô heureux quatre fois et un nombre incalculable de fois, celui dont la maîtresse gémit de se voir offensée, et qui, aussitôt que son oreille apprend une faute dont elle voudrait douter, s'évanouit ; malheureuse ! elle perd à la fois la couleur et la voix. Puissé-je être celui dont ses ongles déchirent les joues délicates, qu'elle ne peut voir sans pleurer, qu'elle regarde d'un œil farouche, sans lequel elle ne peut vivre, mais voudrait pouvoir vivre ! Si tu me demandes quel laps de temps tu la laisseras se plaindre de son offense, je répondrai : qu'il soit court ; sinon un trop long retard permettrait à la colère de prendre des forces.

Hâte-toi d'entourer de tes bras son cou blanc, et appuie sur ta poitrine son visage baigné de larmes. À ses larmes, donne les baisers ; à ses larmes, donne les joies de Vénus. La paix se fera. C'est le seul moyen de dissiper sa colère. Lorsqu'elle se sera bien emportée, lorsqu'elle paraîtra une ennemie bien déclarée, demande-lui de signer sur son lit un traité de paix. Elle s'adoucir.

Rester discret

Dans le temps même où la tuile ne défendait pas encore du soleil et de la pluie, où le chêne fournissait l'abri et la nourriture, c'était dans les bosquets et les cavernes, non pas au grand jour que se rejoignaient les amants. Mais aujourd'hui nous affichons nos exploits de la nuit et nous payons très cher quoi ? Le seul plaisir de parler. Aussi bien en tous lieux on détaille les charmes de toutes les femmes, pour dire au premier venu : « Celle-là aussi, je l'ai eue. », pour en avoir toujours une à montrer du doigt, pour que toutes celles que tu auras touchées deviennent le sujet de conversations légères.

Il y a plus encore : certains inventent des aventures qu'ils désavoueraient si elles étaient vraies, et, à les entendre, ils ont eu les faveurs de toutes les femmes. S'il leur est impossible de prendre la personne, ils s'enprennent à son nom, lorsqu'ils le peuvent, et la renommée est flétrie, bien que le corps n'ait jamais été touché. (...) Pour nous, nous ne racontons qu'avec retenue nos succès, même réels ; nos larcins amoureux restent protégés par le mystère d'un silence impénétrable.

Adorables défauts

Ne va surtout pas reprocher à une femme ses défauts physiques : combien d'amants se sont bien trouvés d'avoir été dissimulateur sur ce point ! (...) Ce que tu as du mal à supporter, il faut t'y accoutumer, tu le supporteras facilement, l'habitude atténue bien des choses, tandis que l'amour naissant remarque tout. (...) Lorsqu'elles n'en ont pas l'habitude, les narines ne peuvent supporter le cuir de taureau ; avec le temps, elles sont domptées et ne s'aperçoivent plus de l'odeur.

Des mots peuvent pallier les défauts : on appellera brune celle qui a le sang plus noir que la poix d'Illyrie. Louche-t-elle ? Elle est semblable à Vénus. A-t-elle les yeux jaunes ? À Minerve. Elle sera svelte, celle à qui sa maigreur laisse à peine un souffle de vie. Appelons agiles les petites, et bien prises les énormes. Bref, déguisons le défaut sous la qualité qui en est la plus voisine.

Les avantages d'une cougar

Je t'informe pas de son âge, ni du consul sous lequel elle est née (c'est affaire au rigide censeur), surtout si elle n'est plus dans la fleur de la jeunesse, que sa meilleure saison soit passée et qu'elle s'arrache déjà les cheveux gris.

Jeunes gens, cet âge ou même un âge plus avancé n'est pas inutile : oui, ce champ qu'on dédaigne portera des moissons ; oui, ce champ est bon à ensemençer. Tandis que les forces ou les années le permettent, affrontez les fatigues : bientôt, de son pas silencieux, viendra la vieillesse qui vous courbera. (...)

Ajoutez qu'à cet âge, les femmes sont plus savantes en travail, et qu'elles possèdent l'expérience, qui seule fait les artistes. Par des soins, elles compensent les outrages des ans ; elles font attention à ne pas paraître vieilles femmes ; suivant ta fantaisie, elles se prêteront, pour l'amour, à tout. Tu es un amateur de peintures voluptueuses n'a imaginé plus de noces que celle-ci. Elle, le plaisir naît sans provocation artificielle ; pour qu'il soit vraiment agréable, il faut que la femme et l'homme y prennent par équilibre. Je hais les embrassements où l'un et l'autre ne se donnent pas (voilà pourquoi je trouve difficile d'apprécier les petits garçons). Je hais la femme qui se laisse paillardiser parce qu'elle doit souffrir, et qui, n'obtenant rien, songe à son tric-trac. Le plaisir qu'on ne s'accorde pas de voir ne l'est pas agréable. Je ne veux pas de devoir chercher une femme. Je veux entendre des paroles qui puissent me faire la joie qu'elle éprouve et me demandant d'être aimé et de me retenir. J'aime à voir les yeux mourants d'une maîtresse qui, abattue, ne veut plus de longtemps qu'on la touche.

Ces avantages, la nature ne les a pas accordés à la première jeunesse, ils ne se rencontrent ordinairement que tout de suite après sept lustres révolus. (...) Dans tous les cas, si tu veux t'adresser à Vénus mûre, pour peu que tu persévères, tu en seras récompensé.

Un peu de pratique

Crois-moi, il ne faut pas hâter le terme de l'acte, mais y arriver insensiblement après des retards qui la diffèrent. Quand tu auras trouvé l'endroit que la femme aime à sentir caressé, la pudeur ne doit pas t'empêcher de le caresser. Tu verras les yeux de ton amie briller d'un éclat tremblant, comme l'arrière-saison aux rayons du soleil reflétés par une eau transparente. Puis, au droit des plaies, viendra un tendre murmure et de doux gémissements et des paroles qui conviennent à l'amour.

Mais ne va pas, comme un voleur, et plus de voiles que ton amie, la laisser en arrière ou lui permettre de te devancer dans ta marche. Le but atteignez-le en même temps. C'est la volupté lorsque, vaincus tous deux, femme et homme demeurent sans force. Voilà la conduite à suivre, lorsque le loisir te laisse toute liberté, et que la crainte ne te contraint pas à hâter le larcin d'amour.

(Traductions de Henri Bornecque)

CONTEXTE

Dans son troisième livre, Ovide passe aux conseils pour les jeunes filles !

TEXTE

Rara tamen mendo facies caret : occule mendas,

Quaque potes vitium corporis abde tui.

Si brevis es, sedeas, ne stans videare sedere :

Inque tuo iaceas quantulacumque toro;

Hic quoque, ne possit fieri mensura cubantis,

Iniecta lateant fac tibi veste pedes.

Quae nimium gracilis, pleno velamina filo

Sumat, et ex umeris laxus amictus eat.

Pallida purpureis spargat sua corpora virgis

Nigrrior ad Pharii confuge piscis opem.

Pes malus in nivea semper celetur aluta :

Arida nec vinclis crura resolve suis.

Conveniunt tenues scapulis analemptrides altis :

Angustum circa fascia pectus eat.

Exiguo signet gestu, quodcumque loquetur,

Cui digiti pingues et scaber unguis erit.

Cui gravis oris odor numquam ieiuna loquatur,

Et semper spatio distet ab ore viri.

Si niger aut ingens aut non erit ordine natus

Dens tibi, ridendo maxima damna feres.

rarus, a, um : peu serré, peu dense, rare
occulo, ere, cului, cultum : cacher

vitium, ii : le vice, le défaut
abdo, ere, didi, ditum : placer loin de, écarter, cacher

cubo, are : être couché, allongé

iniicio, ere, ieci, iectum : jeter sur
lateo, ere, latui : se cacher
vestis, is : le vêtement
gracilis, is, e : grêle
velamen, inis : la couverture, le vêtement, la robe
filum, i : le fil, la mèche
sumo, ere, sumpsi, sumptum : prendre, choisir, s'attribuer
umerus, i : l'épaule
laxus, a, um : large, spacieux
amictus, us : la couverture, la toge
pallidus, a, um : pâle, blême
purpureus, a, um : de pourpre
spargo, ere, sparsi, sum : jeter ça et là, répandre, disperser
virga, ae : la baguette
confugio, ere : se réfugier, avoir recours à
piscis, is : le poisson
niveus, a, um : de neige
celo, are : cacher
aridus, a, um : sec, maigre, pauvre
vinclum, i : le lien, l'attache
crus, cruris : jambe
resolveo, ere, solui, solutum : dénouer, libérer, rompre
tenuis, is, e : mince, fin, léger, délicat

angustus, a, um : étroit, exigu

exiguus, a, um : exigu, petit
gestus, us : l'attitude du corps, la mimique
quodcumque : tout ce que
digitus, i : le doigt, l'orteil
pinguis, is, e : gras
scaber, a, um : sale, malpropre
unguis, is : l'ongle
odor, oris, m. : odeur, parfum

disto, are : être distant, être différent

rideo, ere, risi, risum : rire
damnum, i : le détriment, le dommage

OVIDE, *Ars amatoria* III, 261-270.

COMMENT PLAIRE ?

Pour les femmes aussi, Ovide reprend point par point les éléments importants : coiffures, vêtements, accessoires, entraîner sa voix, connaître des poésies et apprendre à danser, beaucoup sortir de chez soi, ne pas enlaidir son visage par une crise de colère...

Voici quelques-unes de ses remarques.

Au sujet de la beauté

La beauté est un présent de la divinité, mais combien peuvent s'enorgueillir de leur beauté ? La plupart de vous n'ont pas reçu ce présent. Des soins donneront un joli visage ; un joli visage négligé se perdra, fût-il semblable à celui de la déesse d'Idalie. Si les femmes, autrefois, n'ont pas donné tous ces soins à leur corps, c'est que, autrefois, leurs maris non plus ne prenaient pas tous ces soins. (...) Jadis régnait une simplicité rustique, maintenant Rome est resplendissante d'or et possède les immenses richesses du monde qu'elle a dompté. (...)

Mais n'allez pas non plus charger vos oreilles de ces pierres de grand prix, que le noir Indien recueille dans l'eau verte, et ne vous montrez pas alourdies par des vêtements tout cousus d'or. Ce faste, par lequel vous voulez nous séduire, souvent nous met en fuite.

La coiffure

C'est la simple élégance qui nous charme. Que votre coiffure ne soit pas en désordre. Les mains de la coiffeuse augmentent la beauté ou la retirent. Il est plusieurs manières d'arranger vos cheveux, une femme doit choisir celle qui lui convient le mieux et, avant tout, consulter son miroir. Un visage allongé demande des cheveux séparés sur le front et sans aucun ornement : telle était la coiffure de Laodamie. Les relever en un petit chignon au-dessus du front, de manière à dégager les oreilles, voilà ce que veut une figure ronde. (...)

Chaque jour ajoute un arrangement nouveau. Une coiffure négligée sied également à plus d'une que l'on croirait souvent coiffée de la veille et qui vient de se recoiffer. L'art ne fait qu'imiter le hasard.

Une évidence...

J'étais sur le point de vous avertir que la forte odeur du bouc ne devait pas siéger sous vos aisselles et que vos jambes ne devaient pas être hérissées de poils rudes, mais mes leçons ne s'adressent pas aux filles qui vivent sur les rochers du Caucase ou qui boivent tes eaux, Caïque de Mysie. Ce serait comme vous recommander de ne point laisser, par négligence, noircir vos dents et de vous laver, chaque matin, le visage à votre table de toilette. Vous savez aussi vous donner un teint blanc en appliquant du gard ; celle dont le sang ne fait pas rougir naturellement la peau la fait rougir artificiellement. Vous savez remplir artificiellement l'intervalle qui sépare les sourcils.

Une mise en garde

Mais que votre amant ne vous surprenne pas avec vos boîtes étalées sur la table : l'art n'embellit la figure que s'il ne se montre pas. Qui pourrait, sans dégoût, voir la lie de vin qui enduit tout votre visage, couler, entraîne par son poids sur votre sein tiède ? Quelle odeur que celle du fard à base de suint, quoiqu'on fasse venir d'Athènes ce suc extrait de la toison non lavée des brebis ! Je ne vous conseillerais pas davantage d'employer devant d'autres personnes le mélange de moelle de biche, et de vous nettoyer les dents devant d'autres personnes. (...)

Pourquoi saurais-je à quoi est due la blancheur éclatante de ton visage ? Ferme la porte de ta chambre à coucher. Pourquoi montrer un ouvrage imparfait ? Il y a bien des choses qu'il convient que l'homme ignore. Presque tous les dehors nous choqueraient si nous voyions ce qu'il y a dessous.

Cependant, je ne vous défends pas de faire peigner vos cheveux en leur présence, pour qu'ils les voient flotter sur vos épaules.

Le rire

Qui le croirait ? Les femmes apprennent même à rire et elles acquièrent ainsi un charme de plus. Ouvrez modérément la bouche : que les coins de votre bouche soient peu écartés par le rire et que les bords des lèvres ne laissent pas voir le haut des dents. Que le ventre ne se fatigue pas en un rire perpétuel, mais que ce rire sonne léger et digne d'une femme ! Il est des femmes dont les éclats de rire leur tordent la bouche d'une façon déplaisante ; une autre rit aux éclats et elle a l'air de pleurer. Le rire d'une troisième sonne rauque et désagréable ; tel le braiement d'une vieille ânesse qui tourne la meule rugueuse.

Quel homme choisir ?

Évitez les hommes qui font étalage de leur élégance et de leur beauté et dont chaque cheveu a sa place assignée. Ce qu'ils vous disent, ils l'ont dit à mille autres : leur amour vagabond ne se fixe nulle part. Que peut faire une femme contre un homme plus licencieux qu'elle et qui a peut-être plus d'amants ?

COMMENT CONSERVER L'AMOUR ?

Répondre aux lettres d'amour

Attends un peu avant de répondre. L'attente aiguillonne toujours l'amour, si elle ne dure pas trop longtemps. Ne te montre pas trop facile aux demandes d'un soupirant, mais ne repousse pas durement sa requête. Fais en sorte qu'il craigne et qu'il espère en même temps, et qu'à chaque réponse son espoir soit mieux assuré et sa crainte moins forte. Les termes qu'emploient les femmes doivent être élégants, mais d'usage courant et sans recherche ; rien ne plaît davantage que le ton ordinaire de la conversation. Que de fois un amour hésitant a trouvé dans une lettre une ardeur nouvelle ! Que de fois un langage barbare a fait tort à la plus rare beauté ! (...)

Pour tromper les doutes d'un mari suspicieux...

Lorsque vous écrivez à votre amant, ayez toujours l'air de vous adresser à une femme ; dans vos billets, dites « elle » où il faut « il ». (...)

Si le gardien se méfie de ces ruses, que ta complice offre son dos et porte les mots écrits sur sa peau. Un moyen assuré de tromper les yeux, c'est, pour écrire, d'employer du lait frais ; il suffit, pour lire les caractères, de les saupoudrer de charbon pulvérisé ; il sera trompeur aussi, le caractère qui sera tracé à l'aide du suc qui sort d'une fine tige de lin : la tablette, qui semblera intacte, portera des caractères invisibles.

Plus loin, Ovide explique même comment endormir son gardien !

Évaluer ce que peut apporter l'amant

Vous aussi, examinez à quel usage chacun de nous est propre et assignez à chacun l'emploi qui lui convient. L'homme riche fera des présents ; le jurisconsulte aidera de ses conseils ; l'avocat à la parole facile ira souvent plaider la cause de sa cliente ; nous qui faisons des vers, nous nous bornerons à envoyer des vers. Notre groupe, mieux que tous, sait aimer ; nous faisons retentir au loin l'éclat de la beauté qui nous a charmés.

S'adapter à son expérience

Ce novice, qui fréquente pour la première fois le camp de l'amour, proie toute fraîche, que tu as admise dans ta chambre à coucher, ne doit connaître que toi, doit être toujours à tes côtés : c'est une moisson qu'il faut entourer de hautes palissades. Crains les rivales : tu seras sûre de la victoire tant que tu seras seule près de lui. Comme le pouvoir des rois, celui de Vénus souffre malaisément le partage. L'autre, le vieux soldat, aimera insensiblement et sagement ; il endurera bien des choses qu'un conscrit ne supporterait pas. Ce n'est pas lui qui enfoncera ta porte, ou, terrible, y portera la flamme. (...) Ces excès sont d'un jeune homme, dans la chaleur de l'âge et de l'amour. L'autre supportera d'une âme patiente les cruelles blessures.

Faire croire à l'amour

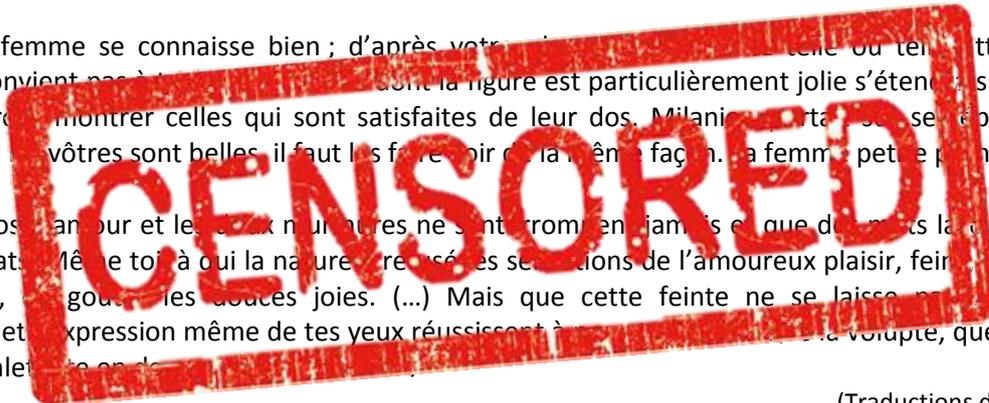
Faites en sorte (et c'est facile) que nous nous croyions aimés : la passion se persuade aisément ce qu'elle désire. La femme n'a qu'à jeter sur son ami un regard plus amoureux, à pousser de profonds soupirs, à demander pourquoi il vient si tard. Ajoutez-y des larmes, la colère d'une feinte jalousie, et déchirez-lui le visage de vos ongles. Il sera bien vite persuadé, il sera le premier à s'attendrir sur vous ; il dira « Elle m'aime à la folie », surtout s'il est élégant et qu'il s'admire dans son miroir, il se croira capable de toucher le cœur d'une déesse.

Lors de festins...

Arrive tard et que ta beauté ne fasse son entrée qu'à la lumière des lampes : l'attente augmentera ton prix, pas de meilleure entremetteuse que l'attente. Serais-tu laide, tu paraîtras belle à des yeux troublés par le vin, et la nuit suffira à jeter un voile sur tes imperfections. Prends les mets du bout des doigts (c'est beaucoup que la grâce en mangeant) ; ne barbouille pas tout ton visage d'une main mal essuyée.

... et au lit !

Que chaque femme se connaisse bien ; d'après votre nature, votre tempérament ou votre attitude ; la même posture ne convient pas à toutes. Si la figure est particulièrement jolie s'étend sur le dos. C'est le dos que devront montrer celles qui sont satisfaites de leur dos. Milani... porta ses seules épaules les jambes d'Atalante ; si vos vôtres sont belles il faut les faire voir de la même façon. La femme petite prendra la posture du cavalier (...)

Que les propos d'amour et les baisers n'arrivent jamais et que dans tous les cas trouvent place parmi vos ébats même toi à qui la nature a refusé les séductions de l'amoureux plaisir, feints par des inflexions mensongères, goûte les douces joies. (...) Mais que cette feinte ne se laisse pas déceler ! Que tes mouvements et l'expression même de tes yeux réussissent à donner à la volupté, que les mots, que la respiration hale...


(Traductions de Henri Bornecque)

Le poète de l'amour

Par Aude Richard

Virgile a choisi l'épopée et a excellé dans le genre, tant mieux, car Ovide s'est tourné vers un genre encore mineur, l'élegie, et en est devenu le maître incontesté.



L'amour ! Thème devenu classique par son universalité et sa diversité, que tout auteur, tant de poésie que de roman, de théâtre ou de chanson, se doit désormais d'avoir traité au moins une fois dans l'ensemble de son œuvre... Pourtant, dans l'Antiquité, la noblesse littéraire ne réside pas dans le sentiment amoureux mais dans la bravoure, le courage, l'héroïsme. L'amour passe même pour secondaire et futile, étant beaucoup trop trivial et prosaïque. Mais la nouvelle génération de poètes qui apparaît sous Auguste fait fi de cette règle et la poésie amoureuse trouve son apogée dans l'œuvre d'Ovide.

Les Héroïdes

Composition

Écrites sur une vingtaine d'années, les *Epistulae heroidum* ("Les Lettres d'héroïdes") sont nées de l'esprit d'Ovide alors qu'il avait environ 18 ans. Il s'agit de monologues dramatiques présentés sous forme de lettres fictives rédigées par des femmes essentielles de la mythologie, qui s'adressent à leur amant ou mari absent. Le recueil comporte 21 lettres : les quinze premières sont parues seules dès 4 av. J.-C., alors que les six dernières ont été ajoutées par Ovide quelques années plus tard avec leur réponse. Il faut par ailleurs savoir que l'un de ses amis, nommé *Sabinus*, avait précédé Ovide en imaginant des réponses à chacune des lettres, mais celles-ci ont été perdues.

Sous l'influence de l'ethopée, exercice d'école qui consistait à inventer un monologue en accord avec le caractère de la personne, et de la tragédie, Ovide décrit toutes les formes que peut prendre l'amour chez la femme en prenant appui sur différents cycles légendaires plus ou moins connus du grand public. En effet, il est évident que, d'après les versions de certains mythes présentés dans le recueil, Ovide a lu les *mythographes alexandrins* et s'en inspire en proposant des variantes très étudiées.

Ainsi, on peut répartir les lettres en trois groupes distincts. Le premier se rapporte à l'histoire de Troie et aux poèmes homériques. Il comporte les héroïdes I, II, III, V, VI et XII qui développent les écrits de Pénélope à Ulysse, *Phyllis à Démophon*, fils de Thésée et de Phédre, *Briséis à Achille*, *Oenone à Paris*, *Hypsipyle à Jason*, rencontre à Lemnos lors de l'expédition des Argonautes, et enfin *Médée à Jason*. Le deuxième groupe rassemble les lettres dont les sujets sont empruntés à la tragédie grecque et latine, plus particulièrement aux pièces de Sophocle, Euripide, *Paeuvius* et Eschyle. Sont concernées les héroïdes IV, VIII, IX, XI, XIII et XIV avec Phédre qui s'adresse à Hippolyte, Hermione à Oreste, Déjanire à Hercule, *Canacé à Macarée*, *Laodamie à Protésilas*, et *Hypermnestre à Lynceé*. Le troisième groupe enfin, beaucoup plus restreint,



Cléopâtre, sculpture, maison du général à Pompéi, Naples, Musée archéologique national, D.R.

Page de gauche, miniature in Les Héroïdes Mémoires de la Bibliothèque de la Sorbonne de Peruzzi, XV^e siècle. © Leemings.

rend hommage aux poètes latins tels que Catulle et Virgile, et comprend seulement les héroïdes VII et X montrant Didon qui se plaint d'Énée, et Ariane de Thésée. Les lettres restantes se détachent de l'ensemble et n'entrent dans aucune catégorie : il s'agit des dernières héroïdes, les XV, XVI, XVII, XVIII, XIX, XX et XXI. En effet, l'héroïde XV est écrite par un personnage historique et non mythologique, à savoir Sappho, pour *Phaon*, tandis que dans les six dernières lettres, qui trouvent en partie leur source dans les *Atia* de Callimaque, c'est l'amant qui prend l'initiative d'écrire à sa maîtresse, qui répond. Ces héroïdes forment donc des paires indissociables : la missive de Paris à Hélène est attachée à la réponse d'Hélène, celle de *Léandre à Hero* à celle de Hero, et celle d'*Acontius à Cydippe* à celle de Cydippe.

En exposant des situations diverses de femmes trahies et abandonnées comme Déjanire, Médée, Phyllis, Ariane, Oenone ou Didon, négligées comme Briséis, punies comme Hypermnestre ou Canacé, victimes de passions illégitimes comme Phédre, ou bien encore angossées comme Pénélope ou Laodamie, Ovide innove pour son époque en mettant en avant avec finesse et psychologie les États d'âme féminins suscités par l'amour.





Maison de la Vénus dans 58
coquille, fresque de Vénus
dans sa conquête sur le mur
du fond du jardin, Pompéi.
D.R.

Interprétation

Ovide le dit lui-même dans le livre III de *L'art d'aimer*, «*il a initié ce nouveau type de poème inconnu avant lui*» (v. 346) en composant *Les Héroïdes*. Pour la forme tout d'abord, il est inédit, il est vrai, d'apposer la signature d'héroïnes mythologiques à des lettres d'amour car jusque-là, en littérature, une correspondance, fictive ou non, se faisait entre deux êtres «réalistes», en général le poète-auteur et une femme aimée. Pour le fond ensuite, l'originalité d'Ovide est grande puisqu'il revisite les mythes à travers l'épique, dont les thèmes et les motifs sont avant tout masculins, sous un angle féminin. De plus, en interprétant différemment les œuvres majeures de la littérature antique telles que *L'Illade* et *L'Odyssée* d'Homère, les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, *L'Énéide* et

Les Bucoliques de Virgile, le poème 64 de Catulle, etc., Ovide parvient à combler les lacunes laissées dans le récit des épopées et à délaisser l'héroïsme et l'épique pour les sentiments individuels et l'amour. Ainsi, la légende est détournée pour prendre un aspect universel et devenir le reflet des souffrances humaines multiples, liées à l'amour. À travers chaque lettre et donc chaque femme des *Héroïdes*, Ovide indique les symtômes, décrit et explique les causes et les conséquences du désir féminin. Les héroïnes font le récit des modifications physiques et psychologiques entraînées par l'amour qui peut les amener à devenir l'inverse de ce qu'elles sont comme Hypsipyle, dans l'héroïde VI, dont la nature élémentaire a laissé la place à la cruauté, comme elle l'exprime très clairement en fin de discours : «*Près de moi, tu aurais été en stréité*».

J'en eusse épargné tes jours, non que tu en sois digne, mais je ne sais pas être cruelle. J'en eusse assumé dans le sang de cette concubine mes regards et ceux de l'homme que m'ont ravi ses poisons. Pour Médée je serais une autre Médée (trad. Ph. Remacle).

Par ailleurs, il est intéressant de constater que toutes les héroïnes, sauf dans quatre lettres (IX, X, XX et XXI), écrivent leur missive dans un cadre identique, à savoir un paysage marin. Celui-ci, plutôt hostile, marque la séparation concrète avec l'être aimé mais sert également à figurer le ressenti des femmes. Quel que soit son aspect, il est toujours présenté de façon très stylisée. Seuls une tour ou une falaise, la mer et le vent dans les voiles s'offrent à la vue de l'amante délaissée. Néanmoins, chacun de ces éléments a une forte valeur symbolique. On peut voir dans le vent

la métaphore des paroles envolées et des trahisons des hommes ; la tour ou la falaise, qui renvoient en écho les paroles désespérées du personnage, sont la représentation d'un amour malheureux car unilatéral, sans aucun échange possible ; la mer, quant à elle, est semblable aux passions, dont les fluctuations sont extrêmes : tantôt calmes, tantôt déchaînées et par son omniprésence, elle devient aussi à la fois une confidente et l'illustration du vide et de la béance qui caractérisent la situation de l'héroïne. En outre, suivant le modèle élégiaque dans lequel l'amant éconduit se morfond devant la porte fermée de sa dulcinée insensible, l'héroïne se retrouve dans l'attente, face à une mer indifférente et figée qui n'apaisera pas sa douleur. En privilégiant un décor sobre, presque immatériel, Ovide met par conséquent en valeur le déchirement intérieur de chaque femme dont l'état d'âme se reflète en fait dans le paysage extérieur : à l'image du vent et de la mer, les pensées et les sentiments évoluent.

Les Amours Composition

Commencés en 25 av. J.-C., en parallèle avec *Les Héroïdes*, *Les Amours* sont publiés sous forme de cinq livres en 15 av. J.-C. pour apparaître en trois livres dans l'édition définitive en 4 av. J.-C. L'œuvre comporte cinquante poèmes écrits en distique élégiaque, le vers de prédilection d'Ovide. Dans la lignée de Catulle et Propertius, ce recueil est à la gloire de l'amour et de la femme aimée qui, pour Ovide, s'appelle Corinne, dont le nom est présent à partir de l'épigramme 5. Sont décrits toutes les situations causées par l'amour et ses aspects divers : comme l'attente de la maîtresse devant une porte close, les scènes de jalousie, la réconciliation... Derrière le «*je*» d'un jeune homme amoureux, se dessine alors son parcours sentimental qui va du désir d'aimer et de profiter de tous les plaisirs qui en dépendent au désir de se poser, en passant par la découverte de la superficialité des amours multiples et illégitimes. Ainsi, Ovide montre qu'être amoureux est un métier à plein temps et nie par là même les vertus romaines de base, fondées sur la guerre et non l'amour. Le poète qualifie d'ailleurs lui-même ses *Amours* de «*levis*» (II, 1, v. 21), de «*tener*» (III, 1, v. 69), et de «*irribelles*» (III, 15, v. 19), qui signifient respectivement «*léger*», «*tendres*» et «*pacifiques*». Son style est donc différent du style épique, grave, et fait appel à un héritage littéraire beaucoup plus diversifié (épique, comédie, *suasoria*, satire...). Il n'en reste pas moins que quelques élégies présentent une certaine violence dans les propos. Par ailleurs, l'enchaînement des poèmes n'est pas centré exclusivement sur l'amour sensuel puisqu'Ovide s'adresse aussi au mari de la femme aimée, au portier qui garde l'entrée de la maison, à ses amis Atticus (I, 9), Grécimus



"Maerose assise", peinture de la Villa de Mystères, Pompeii. DR.

(Il, 10), Maecer (Il, 18), et même à Tibulle auquel il rend hommage à sa mort (III, 9).

Interprétation

Bien que l'œuvre soit écrite à la première personne du singulier et qu'Ovide fasse référence à des éléments de sa vie comme la ville de Sulmona dans l'épigramme 16 du livre II, ce recueil répond à un code littéraire déjà appliqué auparavant par Catulle,

Propertius et Tibulle. *Les Amours* ne sont donc pas autobiographiques. D'ailleurs, Ovide se désigne sous le nom de Nason dans son œuvre, faisant ainsi une nette distinction entre l'homme et l'auteur. Malgré la revendication de leur légèreté, *Les Amours* sont par conséquent très travaillés et marquent l'aboutissement du genre élégiaque.

Tout d'abord, chaque livre du recueil est encadré d'épigrammes sur la littérature, prouvant ainsi que l'intéret se porte avant tout sur l'écriture. Ensuite, chaque livre comporte un nombre impair de poèmes pour permettre une construction pyramidale avec une élévation en apogée et les autres mises en miroir. C'est ainsi que, dans le livre I, par exemple, l'épigramme 15 fait écho à l'épigramme 1, l'épigramme 14 à la 2, etc. De plus, Ovide reprend des motifs communs à des auteurs comme Plaute ou Terence, dans la conquête amoureuse du jeune homme, avec les nombreux obstacles qui se dressent contre lui, tels que les rivaux, les portes gardées, les gardiens, les esclaves, les entremetteuses malhonnêtes. Il fait également une parodie des poèmes 2 et 3 de Catulle, parodiant déjà les épiques des animaux familiers, lorsqu'il s'attarde sur la mort du perroquet de Corinne (III, 6) qui n'est autre qu'une imitation de la mort du moineau de Lesbie. En outre, les thèmes abordés dans l'épigramme 8 du livre I, à savoir l'invective contre une vieille maquerelle, la pratique de la magie, les conseils contraires à la morale élégiaque donnés à une amie, rappellent le poème 5 du livre IV de Propertius. Enfin, Ovide joue clairement avec *Les Géorgiques* (III, 244) de Virgile lorsqu'il décrit la furure d'un faucon pour une génisse dans son épigramme 5 du livre III.

Ce jeu fin et subtil avec l'héritage littéraire déplaît pourtant à Auguste pour qui Ovide commence à devenir gênant. En effet, le poète remet en cause l'existence des dieux ("Ou la divinité n'est qu'un vain nom, que l'on craint sans raison et qu'une sorte crédulité rend redoutable aux peuples..." III, 3, v. 23-26; "Lorsqu'un destin cruel emporte les meilleurs [dieux, parlant-moi cet aveu], j'en viens à penser avec inquiétude que vous n'existez pas", III, 9, v. 35-36, trad. H. Bonnefroid), puis il évoque régulièrement Mars et Venus de façon frivole alors que ce sont les dieux tutélaires de Rome; enfin, il fait mention au culte d'Isis (I, 8, v. 74; II, 2, v. 25; II, 13, v. 7), peu appréciée d'Auguste pour son origine orientale qui rappelle trop Antoine et Cléopâtre, au point qu'il en a interdit les temples à l'intérieur de la ville. Ce culte domine, en outre, une supériorité excessive aux femmes qui sont mises sur un pied d'égalité avec les hommes dans les rites.

L'art d'aimer

Comme les deux œuvres précédentes, Ovide a publié *L'art d'aimer* en plusieurs fois. Ce poème didactique écrit en vers élégiaques est composé de

trois livres. Les deux premiers ont été écrits en 1 av. J.-C., puis vint le troisième peu après. *L'Art amatoria* a pour but d'enseigner l'amour comme un jeu social et poétique et se veut une parodie des livres de grammaire et de rhétorique antiques comme le révèle l'emploi du mot *ars* qui signifie "savoir-faire", "traité" et qui qualifie les ouvrages exposant des principes théoriques. Ce terme a également le sens d'"artificer", son choix n'est donc pas anodin. Par conséquent, selon Ovide, l'amour peut s'apprendre de la même façon que l'art de la guerre ou la pêche, par exemple. Ainsi, Ovide est le maître qui instruit son élève, le lecteur, autant en amour qu'en poésie...

Pour commencer, le livre I domine la liste des lieux où rencontrer des femmes (Forum, théâtre, cirque, rue...) et des conseils pour séduire ces dernières : il faut avoir confiance en soi, utiliser la complicité d'une servante pour approcher l'objet de son désir, bien s'habiller, savoir pleurer et faire des compliments. L'étape suivante est de parvenir à conserver ses conquêtes : c'est le sujet du livre II. Pour ce faire, il est nécessaire de se montrer aimable et généreux, de cacher ses infidélités, de louer les défauts de la femme aimée et de rester serene face à un rival éventuel. Dans ces deux parties, Ovide traite de l'amour de manière sensuelle et libertine en s'adressant seulement à la gent masculine, ce qui lui a été reproché. C'est pourquoi il décide de composer une œuvre destinée aux femmes uniquement, à savoir le *De medicamine faciei* feminae ("Produit de beauté pour le visage féminin") dans lequel il propose une série de recettes de cosmétiques. Seule une centaine de vers avec des lacunes a été conservée. Mais la pression du public reste forte. Elle est telle, d'après les dires d'Ovide dans le livre II ("*Mais voyez que les tendres jeunes filles me demandent des préceptes*", v. 745), que le poète se voit contraint de compléter les deux livres de *L'art d'aimer* par un troisième, comme pendant féminin. En effet, ce livre réunit pour les femmes, forcément plus succinctement (en 812 vers contre 1516), les thèmes des deux parties déjà publiées. Ovide enseigne alors à la gent féminine de prendre soin de son apparence, de masquer ses défauts physiques, de briller en société par sa connaissance de la poésie, de la danse et des jeux, d'accueillir et de conserver chaque prétendant qui se présente.

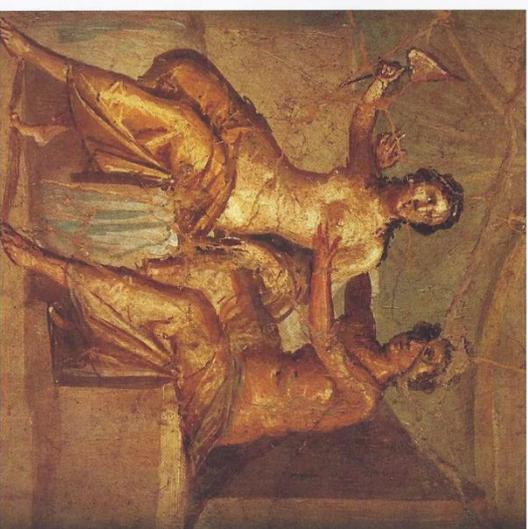
Interprétation

Dès sa parution, *L'art d'aimer* connaît un très vif succès, comme le prouvent les citations de l'œuvre, retrouvées à Pompéi sous forme de graffiti. Toutefois, il provoque également un véritable scandale par son contenu beaucoup trop en avance sur son temps et fortement en contradiction avec la politique menée par Auguste. Plus précisément, Ovide prône l'adultère, affirme que l'amour et le mariage sont incompatibles ("*Ce n'est pas un orfèvre de la loi qui vous a réunis dans un même lit; votre loi,*

à vous, c'est l'amour" II, v.157-158), revendique l'égalité des sexes ("*Si le sexe fort s'entendait pour ne pas faire les avances, la femme, vaincue, prendrait bientôt le rôle de la femme*" I, v. 277-280) et de la jouissance ("*Je hais les treitines qui ne combient pas les deux amants*" II, v. 682-684), prie, l'amant doit devenir l'esclave de sa maîtresse. De plus, il critique encore les institutions en se moquant du culte de la Bonne Déesse réservée aux femmes, mais qui peut parfois servir de prétexte à des rencontres amoureuses (III, v. 637-640), et en faisant perdre tout prestige aux lieux symboliques de Rome désormais réservés au badinage. Enfin, il fait référence au mauvais souvenir qu'est la bataille sanglante de l'Alba perdue contre les Gaulois (I, v. 411-412).

Pourtant, cette œuvre, ainsi qualifiée dans les derniers vers, n'est qu'un "hasard", un "divertissement", un "badinage", écrite en distiques élégiaques, mètre de la poésie légère, contrairement à l'hexamètre dactylique employé dans les traités "sérieux". L'amour est un jeu qui exige de la stratégie et de la ruse. Ovide offre donc une nouvelle conception de ce sentiment : c'est une affaire d'intelligence dont il faut connaître les règles pour être heureux et ne pas se laisser emporter par les passions.

Néanmoins, derrière cette frivolité apparente, se cache une autre ambition de la part d'Ovide qui ne veut pas être un maître seulement en séduction, mais aussi en poésie. C'est pourquoi *L'art d'aimer*, à la suite d'Horace, est également un art poétique de



"Les amants", maison de Mésèque à Herculaneum, Musée archéologique national. DR.

l'élegie érotique, né d'une assimilation des poètes antérieurs puisque l'élegie érotique s'avère être une réécriture de thèmes empruntés soit aux mythes littéraires (I, 75 et 510 ; II, 25-70 ; III, 686-746...), soit à l'épopée (I, 679-702 ; III, 1-5...), à la tragédie (I, 285-350 ; II, 101 ; III, 517-520...), à l'ode (I, 285-350 ; III, 517-520...), à la comédie (I, 351) ou bien encore à l'élegie, bien sûr. Sous forme de parcours, l'Art d'aimer répertorie donc l'ensemble des éléments constituant l'élegie érotique et les procédés à suivre, à la manière d'un ouvrage érudit alexandrin. Et comme l'écrit A. Deremetz dans *Le Miroir des Muses, "la promenade dans Rome à laquelle le poète convie le jeune soldat (I, 65-67), c'est donc dans*

l'œuvre même qu'elle se déroule, thème après thème, lieu après lieu, livre après livre, sous la conduite du poète" (p. 390). La référence à Dédale avec son fils Icare, située stratégiquement au début du livre II de *L'Art d'aimer*, est alors claire en tant qu'allégorie de la composition élégiaque : de même que Dédale a dû respecter des règles techniques très précises pour réaliser ses ailes, symbole de légèreté, et a enjoint son fils de le suivre pour éviter toute déconvenue, de même Ovide compose des poèmes légers selon des règles et se veut un guide pour le lecteur, apprenti poète potentiel. Sa leçon est donc qu'il faut se soumettre aux règles, quel que soit le genre littéraire, et que l'invention naît d'abord de l'imitation.

GLOSSAIRE

Sabinus : poète romain mort vers 14 ou 15, qui n'est connu que par Ovide qui le cite dans *Les Amours* et dans *Les Pontiques*.

Mythographe : intellectuel qui compile et étudie les mythes

Phyllis : fille d'un roi de Thrace où s'échoue Démophon qui lui promet le mariage mais, en fait, l'abandonne sous prétexte d'affaires à régler à Athènes. Phyllis attend vainement et finit par se pendre pour se transformer en amandier stérile jusqu'au jour où Démophon revient et embrasse l'arbre.

Démophon : héros de la guerre de Troie, oublieux de Phyllis et qui meurt transpercé par sa propre épée après que son cheval a été effrayé par un spectre enfermé dans une cassette que lui avait remise Phyllis en cas de non-retour.

Briséis : captive d'Achille lors de la guerre de Troie et fille du prêtre Brisés.

Oenoné : nymphe, fille du dieu-fleuve Cébren, qui a épousé Paris avant qu'il la quitte pour Hélène et qui a eu un fils avec lui, Corythos. En apprenant la mort de Paris qu'elle a refusé d'aider à guérir de sa blessure, elle se suicide.

Hypsipyle : petite-fille de Dionysos, d'Ariane et d'Éole, fille du roi de Lemnos où débarquent les Argonautes dont Jason, avec qui elle a deux fils.

Pacuvius : auteur romain de tragédies né à Brindes vers 220 av. J.-C. et mort vers 130 av. J.-C. Il est le neveu d'Ennius, fondateur de la tragédie romaine.

Canacé et Macarée : enfants d'Éole et Énarété qui entretiennent une relation incestueuse dont naîtra un enfant.

Laodamie (et Protésilas) : fille d'Acaste, femme de Protésilas, premier héros grec à périr à Troie. À la mort de son mari, elle obtient des dieux de le revoir trois heures. Une fois le temps imparti, elle se suicide, ne pouvant supporter une nouvelle séparation.

Hypermnestre (et Lyncée) : damoise qui est la seule à avoir épargné son mari, Lyncée.

Phaon : passeur de l'île de Lesbos, vieux, laid et pauvre, récompensé par Aphrodite pour n'avoir réclamé aucun salaire par un baume magique le rendant beau. Sappho en tomba amoureux mais il la dédaigna ; alors elle se jeta dans les flots.

Léandre (et Héro) : amant de Héro qui traversait chaque nuit, à la nage, le détroit qui les séparait, guidé par une lampe allumée par Héro pour faire office de phare. Une nuit, un orage éteint la lampe et Léandre se retrouve perdu au milieu des flots. Son corps est retrouvé le lendemain et Héro se jeta dans le vide.

Acontius (et Cydippé) : en se rendant à Délos, Acontius rencontre Cydippé au temple d'Artémis, et il en tombe fou amoureux. Sur un coing, il grave alors : "Je jure par le temple d'Artémis de me marier avec Acontius", puis le lance en direction de Cydippé qui lit le message à voix haute, se liant ainsi à Acontius sous le regard de la déesse. Mais le père de la jeune fille a prévu un autre fiancé. C'est pourquoi, à chaque tentative d'union par le mariage, Cydippé tombe brusquement malade. Après consultation des oracles, le père accepte d'unir Cydippé à Acontius.

Suasoire : discours propre à persuader.

"Chute d'Icare" - Herculaneum, Naples, Musée archéologique national, D.N.



POUR EN SAVOIR PLUS

- Ovide, *Amours*, les Belles Lettres, 2009.
- Ovide, *L'Art d'aimer*, Hatier - les Belles Lettres, 2010.
- H. Casanova-Robin, *Amor scribendi. Lectures des Héroïdes d'Ovide*, Millon, 2007.
- H. Zehnacker et J.-C. Fredouille, *Littérature latine*, PUF, 1993.

À travers ces trois œuvres majeures, Ovide a tout d'abord défini un genre littéraire à part entière, à savoir l'élegie amoureuse, puis il a fait preuve d'originalité et d'innovation en associant à une forme considérée comme légère des réflexions graves et profondes sur la psychologie de la femme, sur l'égalité des sexes, sur les rapports humains dans l'amour, sur la religion, s'opposant ainsi, bien malgré lui, au pouvoir en place. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il va se tourner par la suite vers une poésie plus officielle.

Le poète savant

Par Aude Richard

Un peu de sérieux, enfin ! Fini le badinage ! Il est désormais temps pour Ovide d'écrire des œuvres dans un autre registre, plus noble, s'il veut passer à la postérité et devenir le nouveau poète national.

Page de droite
 Agrippine et Néron (1622), de Bernini, comme le texte d'Ovide, cette sculpture romaine à vivre la réinterprète de manière moderne et en mouvement et une légèreté qui font oublier la dureté et le caractère figé du marbre.
 Palais Borghese, Rome.
 ©Remon/Leemage

Ovide (43 av. J.-C. - 17 apr. J.-C.) n'est pas considéré par le pouvoir, bien au contraire, et il passe plutôt pour l'annusé d'une élite intellectuelle et sociale, sans grande profondeur. Arrivé à une certaine maturité, Ovide veut gagner en envergure littéraire et être perçu autrement. Ainsi, il décide de changer de genre et s'attelle à l'écriture de deux œuvres didactiques qui apparaissent comme une célébration du pouvoir augustéen, à la manière de Virgile (70-19 av. J.-C.) dont il tient absolument à obtenir la renommée et l'immortalité. À partir de 1 av. J.-C., Ovide se lance donc dans la réalisation de deux poèmes grandioses : *Les Métamorphoses* et *Les Fastes*.

Les Métamorphoses

Composition

Pour son premier projet, Ovide décide de collecter tous les mythes qui fondent l'histoire du monde en s'attachant particulièrement aux métamorphoses d'humains, d'animaux ou de héros mythologiques, en minéral, végétal ou constellation. Son travail aboutit alors aux *Métamorphoses*, poème de plus de 12 000 vers dépassant *L'Énéide* par sa longueur, répartis en quinze chants dans lesquels Ovide fait le récit de 230 fables, permettant ainsi au lecteur de côtoyer plus de 800 personnages. Par ailleurs, *Métamorphoses* ne sont pas écrites en distiques élégiaques, tant pronés par Ovide, mais en hexamètres dactyliques, ce qui révèle bien la volonté du poète d'accéder au domaine considéré comme noble de la littérature.

Cette œuvre a pour but d'expliquer de façon poétique les composantes de la Nature et d'humaniser le monde soumis aux dieux, en montrant que tout a une origine "concrète". Pour ce faire, Ovide suit un plan chronologique. Dans le livre I, le mythe proposé est proche de l'histoire de la Genèse, puisqu'un dieu extrait le monde du chaos, donne forme à la terre et au ciel et crée les êtres vivants : les quatre âges de l'humanité s'enchaînent (âge d'or, d'argent, de bronze et de fer) en se dégradant progressivement pour aboutir au crime et au mal que Jupiter décide d'éradiquer en exterminant tous les êtres vivants par un déluge. Seul un couple survit, celui de Deucalion, fils de Prométhée, et Pyrrha, qui ont pour mission de donner naissance à une nouvelle forme d'humanité et de vivre. Ovide mêle ainsi l'histoire des dieux à celle des hommes jusqu'à la fin du livre II et raconte, par exemple, comment **Daphné** est transformée en laurier pour échapper à Apollon (I, 452-567).

Les livres III et IV, quant à eux, portent sur les légendes thébaines comme celle de **Sémélé** qui meurt foudroyée après avoir demandé à voir Jupiter dans toute sa splendeur divine (III, 251-315). Du livre V à XI s'enchaînent les métamor-

Sémélé :
 maîtresse de Jupiter qui est victime de la jalousie de Junon. Déguisée en nourrice de Sémélé, Junon conseille à cette dernière de demander à voir Jupiter dans toute sa splendeur divine ce qui lui est fatal, car un humain ne peut supporter une telle vision. Jupiter met alors dans sa cuisse l'enfant qu'elle porte qui n'est autre que Bacchus.



Description et Perthes. Gravure de Luigi Scels pour *Les Métamorphoses* d'Ovide, livre I, 347-415. Folio 7v, image 11. Domaine public.



phoses sans lien apparent, en suivant malgré tout un ordre géographique : de la Crète, on arrive en Thrace. Puis les livres XII à XIV sont de nouveau axés sur un thème commun, à savoir les légendes

en marge de la guerre de Troie, comme celle de **Cygnus** qui se transforme en cygne pour échapper à Achille lors d'un combat (XII, 64-145). Enfin, Ovide achève *Les Métamorphoses* sur l'histoire de Rome, en passant par sa fondation avec l'**apothéose** de Romulus (XIV, 805-828) assimilable à une métamorphose, et par la mort de César, changé en astre (XV, 745-851), phénomène qui porte le nom de "catastérisme".

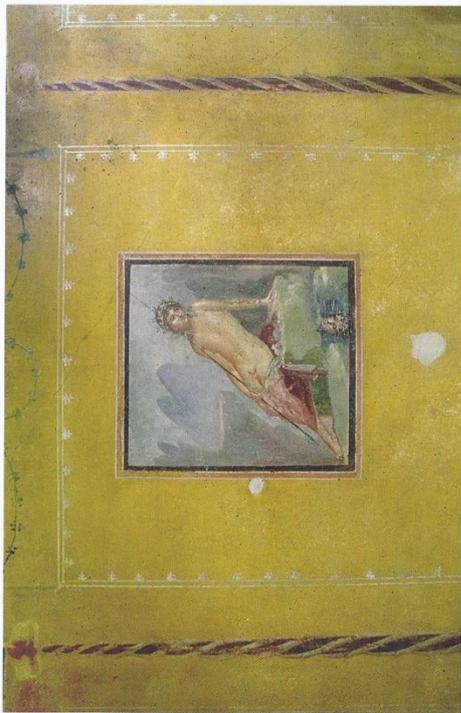
Dernière cet assemblage joliment désordonné, Ovide exprime clairement son envie de s'inscrire dans les pas de Virgile et d'atteindre une gloire éternelle, en concentrant la grandeur de l'histoire littéraire et celle de l'histoire du peuple romain dans une seule et même œuvre. Pourtant, en étudiant plus précisément le texte, il apparaît qu'Ovide est beaucoup moins conciliant que Virgile avec le pouvoir en place.



Persée délivrant Andromède, maison des Discours, Pompéi. Musée archéologique national, C.C.

Cygnus : fils de Neptune insensible aux traits que lui lance Achille lors d'un combat, mais, refusant l'échec, Achille s'acharne, et pour soustraire son fils à ses attaques, Neptune le transforme en cygne.

Apothéose : fait d'élever un homme au rang de dieu.



Narcisse se regardant dans la fontaine, maison de Lucrèce Fronto, Pompéi. Photo Frassinetti. © AGF/Leemage, D.R.

Longtemps, et même tardivement, il a été reproché à Ovide le manque de clarté et de structure de son œuvre, l'absence, d'idée maîtresse, ainsi que les récits enchaînés les uns dans les autres : une légende en appelle une autre, racontée par des interlocuteurs différents. De plus, comme il est récurrent chez Ovide, tous les styles et toutes les traditions littéraires s'y retrouvent : l'**épyllion**, la tragédie, l'épigramme, la lettre, la controverse, le panégyrique... Pourtant, ce poème s'avère d'une grande subtilité et recèle de richesses insoupçonnées au premier abord. En effet, Ovide parvient à mêler un discours mythique sur l'origine du monde à un discours élégiaque présentant les tourments amoureux des personnages. *Les Métamorphoses* deviennent donc l'équivalent d'une série d'analyses psychologiques de la nature humaine, et plus particulièrement de l'amour lié à la question de l'identité. C'est pourquoi, les narrateurs et les récits se multiplient, à l'image de la pluralité de l'être, amené à changer physiquement et psychologiquement au contact de l'amour. L'éclatement de l'individu se retrouve alors dans l'éclatement du texte. L'illustration par excellence de ce rapport entre l'identité et l'amour est le mythe de Narcisse (III, 339-510) dans lequel un jeune homme, malgré l'intérêt que lui porte la nymphe Echo, tombe amoureux de sa propre image reflétée dans l'eau, et ne peut détacher son regard d'elle, sous peine de la voir disparaître, au point qu'il finira par se laisser dépérir pour se transformer en fleur.

En outre, derrière cette réflexion psychologique, voire philosophique si l'on se réfère au livre XV qui

Épyllion : mini-épopée de quelques centaines de vers écrite en hexamètres dactyliques.

"Hermaprodite", musée Barberis, Rome, BR.



Cipus :
guerrier qui se retrouve avec des cornes de cerf. Interprétées comme le signe de son futur statut de roi des Latins. Mais il refuse cet honneur et distimule ses cornes. Il finit par demander au peuple de le tuer mais celui-ci préfère l'exiler.

décrit la doctrine de Pythagore, on découvre que, sous couvert de louer le pouvoir, Ovide s'oppose en fait à lui. Moins ouvertement que dans *L'Art d'aimer*, il fait de nouveau preuve d'irrespect à l'égard d'Auguste pour qui il a peu de considération, estimant qu'il est sur le déclin et qu'il n'a pas tenu toutes ses promesses. En effet, en faisant tout d'abord, par exemple, l'apologie du pythagorisme, Ovide se dresse contre l'empereur qui condamne cette philosophie ; ensuite, il présente Rome comme une ville hellénistique par ses origines et son histoire alors qu'Auguste cherche à con vaincre de la

grandeur originelle et originale de son peuple ; puis lorsqu'il raconte la légende de **Cipus** (XV, 565-621), il attaque implicitement César qui a bafoué toutes les valeurs républicaines pour prendre le pouvoir et qui est le père adoptif d'Auguste. Enfin, Ovide termine son œuvre par une ultime insolence en faisant un éloge excessif sans raffinement, donc volontairement flageorné et ironique, de l'empereur, et il ose rivaliser avec lui et même espérer le dépasser en ce qui concerne la transmission de son nom à travers les âges : *"Et maintenant j'ai achevé un ouvrage que ne pourrait détruire ni la colère de Jupiter, ni la*

flamme, ni le fer, ni le temps, vorace. [...]. la plus noble partie de moi-même s'élançant, immortelle, au-dessus de la haute région des astres et mon nom sera irrissible" (XV, épilogue, trad. G. Lafaye).

Les Fastes

Calendrier romain

Tout au long de son histoire, le calendrier romain a connu de nombreux remaniements, mais sa forme finale est due aux réformes de deux grands chefs politiques : Numa et Jules César. Numa est à l'origine de l'organisation du calendrier en douze mois, divisés en périodes liées aux rythmes de la lune. Ainsi, le premier jour du mois, jour de la nouvelle lune, est appelé "calendes" ; le 5 ou le 7 où la lune monte son premier quartier, "nones" ; le 13 ou le 15, lors de la pleine lune, "ides". De plus, un mois comporte 29 ou 31 jours sauf février qui en compte 28, faisant donc une année à 355 jours. C'est pourquoi en 45 av. J.-C., César fait appel aux plus grands scientifiques de son temps et aux astronomes d'Alexandrie pour compenser la perte des dix jours, permettant d'obtenir une année à 365 jours. Pour cela, les mois sont désormais composés de 30 ou 31 jours, sauf février qui est maintenant à 28 jours et à 29 lors des années bissextiles, tous les quatre ans.

Ce nouveau calendrier porte le nom de "calendrier julien" (pour information, le calendrier aujourd'hui en cours en Occident, est le "calendrier grégorien" du nom de son réformateur, le pape Grégoire, qui a légèrement remanié le format instauré par César, en 1582). Par ailleurs, les jours ne sont pas rassemblés en semaine mais les "nundines", jours de marché où les ruraux viennent régler leurs affaires en ville, permettent de donner un rythme similaire en relevant tous les huit jours. Pour finir, les jours ne se comptent pas dans leur succession, mais par anticipation.

Par conséquent, pour dire la date du 2 d'un mois, un Romain dir que c'est le quatrième jour avant les nones ; ou bien encore, pour dire le 13 d'un mois, c'est le deuxième jour avant les ides.

Le calendrier romain est né des rites religieux, il est donc soumis à l'autorité des pontifes qui l'organisent chaque année. En effet, il n'est pas figé comme il peut l'être aujourd'hui. Toutes les fêtes publiques ne sont pas inscrites ; seules les fêtes fixes sont préétablies. Il faut, par exemple, prendre en compte les jours de jeux offerts par les magistrats au peuple. De plus, les jours ont des natures différentes : ils sont fastes, néfastes ou comitiaux. Lors des jours fastes, toute activité publique est permise et les tribunaux siègent ; lors des jours néfastes, aucune activité publique n'est autorisée puisque ce sont les jours fêtés religieux ; les comitiaux, quant à eux, correspondent aux jours de réunion des comices. Enfin, le calendrier romain est marqué par différents cycles : celui de la guerre, de l'agriculture et de la mort. De mars à octobre seulement, il est possible de combattre ; de la mi-avril à décembre, on vit au rythme des champs ; et février et mai sont réservés à la célébration des morts (il est donc impossible de se marier durant ces deux mois).

Composition des Fastes

Le caractère si complexe du calendrier romain prouve à quel point le projet de composition des Fastes par Ovide est une tâche ardue. Son but est de faire le commentaire poétique du calendrier religieux de Rome en distiques élégiaques, en réservant un livre par mois. Il veut expliquer l'origine mythique des fêtes et des cultes, mais aussi célébrer les grands événements nationaux liés à certaines dates comme la fondation de Rome le 21 avril, ou l'expulsion des **Tarquins** le 24 février.

Tarquins :
dernière famille royale de Rome ayant régné au VI^e siècle av. J.-C.



Calendrier romain de l'Antiquité, unique exemplaire trouvé dans la maison de Néron. Palais Massimo, DR.



"Flore ou le Primemps"
ramassage des fleurs : fresque
provenant de la villa d'Arriane
à Stabies (Stabiae), près de
Naples. Musée
archéologique national,
Naples.
© Luisa Ricciarini/Leemage.



Malheureusement, sa condamnation à l'exil ne lui permet pas de mettre à son œuvre et seuls les six premiers mois auront été écrits, de janvier à juin, le reste n'ayant existé que sous forme d'ébauche. On sait pourtant qu'il aura révisé ses écrits en exil puisque la préface de l'édition conservée est adressée à Germanicus, et celle qu'il avait

Varron : écrivain et savant romain de rang équestre, né en 116 et mort en 27 av. J.-C. Auteur de plus de 600 volumes, mais une cinquantaine seulement, sous forme de fragments, a été conservée.

Verrius Flaccus : grammairien et maître d'école romain né vers 55 av. J.-C. et mort en 20 apr. J.-C. Une statue lui fut élevée à Préneste, dans une niche de marbre, avec des inscriptions tirées de ses *fastes*.

Aratos : poète grec alexandrin né vers 315 et mort vers 245 av. J.-C., surtout connu pour son poème didactique sur l'astronomie, *Les Phénomènes*, qui est une adaptation très fidèle d'un texte en prose d'Éudoxe de Cnide (IV^e siècle av. J.-C.).

Ératosthène : astronome, géographe, philosophe et mathématicien grec du III^e siècle av. J.-C. Prolémeïe III, pharaon d'Égypte le met à la tête de la bibliothèque d'Alexandrie vers 245 av. J.-C., et il fut aussi le précepteur de son fils Ptolémée IV. Il est dit qu'il se laissa mourir de faim, car, devenu aveugle, il ne pouvait plus admirer les étoiles.

Munda : dernière bataille qui opposa, en 45 av. J.-C., Jules César aux partisans de la République dans le sud de l'Espagne.

Thapsus : actuellement en Tunisie. Bataille qui opposa César aux Optimates, parti conservateur, en 46 av. J.-C.

Callisto : nymphe au service de Diane, violée par Jupiter déguisé en Diane ou en Apollon. Enceinte alors qu'elle a fait vœu de chasteté, Diane veut la tuer mais Junon la transforme en ours. Elle se réfugie alors dans la montagne et finit par être abattue par Diane. Jupiter en a fait la constellation de la Grande Ourse.

Juturne : déesse des Fontaines, des Sources et des Puits.

Terminus : fils de Jupiter qui est le gardien des bornes.

quant à lui, correspond au mois de juin, le mois de la femme en quelque sorte, avec la fête de Vesta, déesse du foyer, le 9 juin, et la fête de Mater Matua, réservée aux matrones, le 11 juin.

En somme, sans être austère, Ovide est parvenu à faire un exposé aussi scientifique que possible de l'histoire des fêtes et des rites religieux à Rome. Il en dresse un tableau tellement riche et détaillé que c'est le témoignage le plus complet conservé jusqu'à ce jour sur la religion sous Auguste. Si *Les Fastes* n'ont pas eu le résultat escompté à l'époque pour Ovide à l'égard de l'empereur, ils sont néanmoins devenus une œuvre historique et littéraire majeure.

Interprétation

Pour écrire *Les Fastes*, Ovide s'est appuyé tout d'abord sur les études scientifiques de **Varron** et **Verrius Flaccus**, et il a ensuite pris pour modèle les *Phaenomena d'Aratos* sur l'astronomie, les *Atria* de Callimaque pour établir l'origine de la religion à Rome, ainsi que les *Catasterismes d'Eratosthène*. Son gigantesque travail de recherche et son investissement dans la composition de son œuvre révèle véritablement sa volonté d'être plus consensuel et de répondre à l'attente du pouvoir en littérature. A la première lecture, *Les Fastes* apparaissent donc en accord avec la politique religieuse et culturelle d'Auguste. Ovide multiplie les couplets à la gloire de l'empereur comme dans le livre II où il assimile à Romulus, ou au début du livre IV quand il établit son ascendance divine. De plus, il n'ignore pas les nombreuses fêtes commémorant l'histoire récente, plus particulièrement les victoires de César telles que **Munda** le 17 mars ou **Thapsus** le 6 avril. Il faut en effet savoir que du temps de César, en 45 av. J.-C., le sénat a décidé d'ajouter au calendrier cinq nouvelles dates rappelant les batailles de César, et que, entre 30 av. J.-C. et 14 apr. J.-C., Auguste parvient à instaurer plus de trente nouvelles dates de fêtes, dont celle du 5 février qui le célèbre comme père de la patrie ! Le calendrier sous le principat diffère donc de celui de la République en honorant autant les hommes que les dieux, et, en les mettant en avant, Ovide proclame son adhésion au régime.

Pour autant, il s'avère que le discours d'Ovide est double et que, grâce à la mythologie, un même propos porte en lui très subtilement un sens et son contraire. Tout d'abord, le poète ne cesse de remettre en question les dieux tutélaires de la dynastie julio-claudienne, à savoir Mars, Vénus, Enée, Romulus et Jupiter, tous assimilés à Auguste, d'une façon ou d'une autre. Ovide affirme que Jupiter ne mérite aucun respect puisqu'il n'est qu'un violateur impéminent qui a abusé **Callisto** (II, 178) et **Juturne** (II, 585 sqq), entre autres. Par la description faite de son attitude tout au long du texte, Jupiter passe donc pour un tyran sans morale

et cruel qu'Ovide dédaigne au profit de divinités plus archaïques comme Janus (I, 63-288), **Terminus** (II, 673) et **Majestas** (V, 1-110). Le portrait est identique pour Énée qualifié de "pius", "pieux", dans la tradition latine, mais qui est montré comme un séducteur peu élégant (IV, 274 ; 799). Mars, quant à lui, est mis en parallèle dans sa relation avec Rhea Silvia, mère de Romulus et Remus, avec Jules César et sa nièce Atia, qui auraient eu une liaison incestueuse de laquelle serait né Octave, futur Auguste (III, 9 sqq). Troublants, en effet, sont les deux points communs suivants : la vestale Rhea Silvia a été violée durant son sommeil tandis qu'Atia rend Apollon responsable de sa grossesse, et Romulus a offert un mois à son père, de même qu'Auguste à Jules César qui obtient le mois de juillet (Quintilius devient Julius).

En outre, Ovide dénonce le contrôle absolu d'Auguste sur la religion nationale puisque les Lares privés de l'empereur sont devenus les Lares publics (V, 129-146). Le poète ironise aussi sur l'état des statues et des autels dédiés aux Lares publics qui sont vraiment délabrés (V, 129-146), alors qu'Auguste se veut le restaurateur de la religion au sens propre et figuré. L'attaque est d'autant plus virulente qu'Ovide fait l'éloge de la reconstruction et de la rénovation des temples et autres édifices religieux dans la suite de son texte (fin VI).

Dès lors qu'Ovide est exilé, c'en est fini de la poésie à Rome. Le pouvoir aura en partie eu raison de ce poète dissident, incapable de jouer le jeu de la politique augustéenne. *Les Métamorphoses* sont achevées, *Les Fastes* n'ont été écrits qu'à moitié mais ces deux œuvres ouvrent la voie à deux nouveautés : la poésie volontairement courtisane et la répression du régime contre les poètes. Heureusement, à la mort d'Auguste en 14, la poésie renaît de ses cendres car, grâce à son éloignement géographique, Ovide peut laisser libre cours à sa souffrance dans *Les Tristes* et *Les Pontiques* sans être acculé par le pouvoir.

POUR EN SAVOIR PLUS

- Ovide, *Les Fastes*, Les Belles Lettres, coll. La Roue à livres, mars 1990.
- J.-P. Néraudou, *Ovide ou les dissidences du poète*, Les Interuniversitaires, éd. Hystrix, coll. Aristée, avril 1989.
- P. Maréchaux, *Premières leçons sur Les Métamorphoses d'Ovide*, PUF, août 1999.
- J.-Y. Maleuvre, "Les Fastes d'Ovide ou la guerre du calendrier", *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 75, fasc. 1, 1997.

Le poète de l'exil

Par Aude Richard

La sentence est tombée : Ovide est condamné à l'exil. Il doit partir immédiatement. C'est ainsi qu'il s'embarque pour Tomes en décembre 8 apr. J.-C. et va vivre un voyage assez pénible et dangereux jusqu'à sa destination finale.

À 51 ans, Ovide se retrouve rejeté aux confins de l'Empire, chez les Barbares. C'est à l'écriture qu'il devra sa survie, car nombreuses sont les déceptions au cours de ces années loin de Rome et de ses proches. *Les Tristes* et *Les Pontiques* vont lui permettre également de ne pas se faire oublier de la littérature qui voit apparaître dans ces deux dernières œuvres les germes d'un genre nouveau, à savoir l'autobiographie. Cette expérience extrême contraint en effet le poète à se confier sur sa nouvelle vie, même s'il n'en oublie pas de s'adresser aussi au pouvoir pour le convaincre de revenir.

Les Tristes

Comme un journal intime poétique, *Les Tristes* sont composés des le départ d'Ovide, c'est-à-dire en 8 apr. J.-C., jusqu'en 12, dans le mètre élégiaque, mètre de la plainte, sous forme de lettres destinées à sa femme ou bien à des amis anonymes, dont les noms ne sont jamais mentionnés. Il détourne la poésie amoureuse et ses codes pour se hanter sur sa condition d'exilé durant cinq livres et plonge son lecteur au cœur de sa vie, détaillée pas à pas. Il essaie également, derrière les destinataires officiels, de faire fléchir la position radicale de l'empereur en louant ses bienfaits pour l'Empire et en célébrant Rome, car le poète a pris conscience, bien malgré lui, du travail considérable d'Auguste pour maintenir la paix et de la chance de vivre dans un tel monde ; alors qu' auparavant, Ovide considérait cette harmonie comme naturelle et donc sans mérite. C'est par ailleurs dans ce recueil qu'Ovide fait le plus allusion à sa faute, sans pour autant la

déclarer clairement : "Pourquoi ai-je vu ce que j'ai vu ? Pourquoi mes yeux firent-ils coupables ? Pourquoi n'ai-je mesuré toute l'étendue de ma faute qu'après l'avoir étourdiement commise ?" (II, v. 103-104, trad. Ph. Renaudie) ; "Je suis puni pour avoir vu par hasard un crime que je ne devais pas voir, et tout le mien est d'avoir eu des yeux" (III, 5, v. 49-50, trad. *id.*).

Le livre I comporte onze poèmes écrits lors du départ du poète et pendant son voyage, ce qui permet de le dater avant le printemps 9. Il est principalement axé sur les différents maux supportés au cours de la traversée comme les tempêtes, le mois de décembre n'étant pas propice à la navigation. Ainsi, dans le poème 11, il évoque la peur et le froid qu'il ressent sur ce bateau. Au début du livre cependant, plus particulièrement dans le poème 3, Ovide s'attarde sur ses derniers instants à Rome, ses adieux émouvants à sa terre, la très grande difficulté qu'il éprouve à mettre un pied dans le navire : "Trois fois je touchai le sol, et trois fois je reculai. Mes pieds, par leur lenteur, semblaient d'accord avec mon âme. Souvent, après un adieu, je parlai beaucoup encore ; souvent je donnai les derniers baisers, comme si je m'éloignais enfin ; souvent je révisai les mêmes ordes et je m'abusai moi-même, reportant mes regards sur les objets de ma tendresse. Enfin, Pourquoi me presser ? C'est en Scythie qu'on m'envoie, m'écrit-il, et c'est Rome que je quitte, double excuse de ma lenteur ! Vivant, je perdis à jamais mon épouse vivante, ma famille, ma maison et les membres fidèles qui la composent ; et vous que j'ai aimé comme des frères, vous dont le cœur fut pour moi la fidélité de Thésée, que je vous embrasse quand je le puis encore, car peut-être ne le pourrai-je plus





Ovide banni de Rome, Turner, 1838, D.R.

jamais ! L'heure qui me reste est une heure de grâce ; plus de retard ! » (v. 55-66, trad. id.).

Le livre II, écrit lors de l'été 9, est une seule et longue élégie de 578 vers dans laquelle le poète tente de se justifier auprès d'Auguste pour susciter sa clémence ou, en tout cas, être exilé dans un pays moins hostile, comme on peut le découvrir dans les descriptions qu'il en fait dans les livres suivants, parus chaque printemps entre 10 et 12. Du livre III à V, il peint donc Tomes de façon très noire : les paysages sont plats et désolés, le climat est rigoureux et tranche violemment avec la douceur romaine, les attaques de Barbares sont régulières, au point qu'Ovide doit se munir d'une arme, l'anarchie règne : « Si j'envisage le lieu où je suis, il est sans nul charme, et il n'en est pas de plus triste dans tout l'univers. Les hommes..., mais les hommes ici sont à peine dignes de ce nom. Ils sont plus sauvages et plus féroces que les loups. Ils n'ont pas de lois qu'ils craignent. Chez eux, la justice cède à la force, et le droit plie et s'efface sous l'épée meurtrière. Des peaux, de longues brutes, les garantissent mal du froid, et de longs cheveux volent leurs affreux visages » (V, 7, v. 43-50, trad. id.). En fait, il exagère ses conditions de vie et colporte les clichés qui ont cours sur le pays des Scythes, situé au nord de Tomes. Mais le décor n'est que le reflet de l'âme du poète qui se sent profondément seul, qui se retrouve à fêter son anniversaire et celui de sa femme en solitaire, et qui craint pour la survie de son œuvre. Dans le premier poème du livre III, il imagine son recueil parcourant la ville et se voyant refusé, chassé de toutes les bibliothèques : « Là, toutes les créations des génies anciens et modernes sont mises à la disposition des lecteurs ; j'y cherchais mes frères, excepté ceux dont notre père déplore la naissance ; et, pendant que je les cherchais

en vain, le gardien de ces lieux sacrés m'ordonna d'en sortir. Je me dirige vers un autre temple, situé près d'un théâtre voisin ; il me fut aussi défendu d'y entrer. Ce premier asile des belles-lettres, la Liberté qui y présida, ne me permit pas d'en fouler le vestibule. Ainsi tombe le malheur d'un père sur sa postérité, et nous, ses enfants, nous sommes exilés aussi bien que lui » (v. 67-74, trad. id.). Tandis que dans le poème 14, il demande à son ami bibliothécaire, Hygin, de sauvegarder son œuvre : « Eh bien, continue, je te prie, d'en agir ainsi, toi lecteur assidu de nos poètes modernes, et ne néglige rien pour me conserver dans Rome » (v. 7-8, trad. id.). Enfin, dans le dernier poème du livre IV, Ovide exprime son désir de ne pas disparaître des mémoires collectives et de passer à la postérité : « Si les pressentiments des poètes ont quelque fondement, je dirai que, quand je mourrais à l'instant, je ne serais pas, ô terre ! Non, je ne serais pas ta proie » (Xv v. 129-130, trad. id.).

Malgré sa souffrance réelle qui pourrait aujourd'hui être qualifiée de dépression, et son mal-être dans ce « nullo part » de l'Empire romain qui n'est même pas un « alleluia » pour Ovide, malgré sa hantise d'être oublié, de perdre la pratique de sa langue qu'est le latin, bref, de devenir un « mort-vivant », Ovide continue à tancer l'empereur dans son œuvre. Dans le livre II, il n'hésite pas à plaider de façon convaincante pour l'indépendance de la poésie en attaquant sous forme satirique la trop grande rigueur de l'empereur : « Tu as vu enfin, tranquille, et de cet air qui veille sur les intérêts du monde, ces représentations de l'adulter / Si l'est permis d'écrire des mimas qui retracent de si honteuses meurs, le choix de mon sujet mérite un châtiement moins sévère » (v. 514-518, trad. id.). De plus, régulièrement tout au long de l'œuvre, Ovide souligne l'injustice d'Auguste à son égard et tente de lui faire comprendre qu'une œuvre est indépendante de son auteur et n'est pas forcément le reflet de sa personnalité.

Par ailleurs, il lui reste encore assez de verve et de vivacité pour attaquer dans une autre œuvre intitulée *Contre Ibis* l'un de ses amis qui a essayé de s'acquiescer une partie de sa fortune. En référence au titre du texte de Callimaque qui a également réglé ses comptes avec Apollonios de Rhodes, Ovide déverse durant plus de 600 vers toute sa haine contre ce soi-disant ami à qui il souhaite les destins les plus horribles qui soient.

Les Pontiques

Alors que dans *Les Tristes* il vit par procuration selon le rythme de Rome, dans *Les Pontiques*, Ovide semble peu à peu se résigner et accepter tant bien que mal sa situation qu'il juge désormais, à raison, définitive. Il continue à chercher l'absolution auprès d'Auguste, puis de Tibère et enfin de Germanicus, mais on sent que le cœur n'y est plus et que ces célé-

brations relèvent plus de la convenance littéraire que d'une réelle conviction.

Les Pontiques sont des lettres du Pont-Euxin adressées cette fois-ci nominativement aux destinataires, regroupées en quatre livres parus entre 13 et 16. Indissociables car construits en abyme, les trois premiers livres ont été édités ensemble. Seul le dernier livre connaît une publication posthume. Ce regroupement de trois livres révèle le changement d'état d'esprit d'Ovide qui montre un regain d'intérêt pour le travail littéraire. Il fait même preuve d'humour dans le douzième poème du livre IV en exprimant son embarras quant au nom de son ami, Tuticanus, qu'il ne parvient pas à intégrer avec harmonie dans l'un de ses vers, pour lui rendre hommage. De plus, Ovide semble s'être mieux intégré à son environnement et au peuple qui l'accueille, étant donné qu'il a appris la langue gète et qu'il a adapté son art à ce dialecte. Ainsi, les habitants de Tomes et des villes grecques voisines lui prodiguent des honneurs proportionnels à leurs richesses modestes, en tant que poète reconnu, ce qui le remplit de fierté car il est parvenu à faire montre de son talent dans une langue étrangère et à séduire, à l'instar d'Ophélie, un peuple sauvage, peu accoutumé aux délicatesses de style. Pourtant, Ovide avoue sa honte d'écrire dans cette langue : « Hélas ! J'en rougis ! J'ai écrit un poème en langue gétique, j'ai adapté nos mesures à des paroles barbares » (IV, 13, v. 19, trad. id.).

Son hostilité pour Tomes a donc globalement tendance à s'atténuer et sa vision du Barbare évolue, étant donné que, finalement, Ovide commence à devenir lui-même un Barbare par son éloignement, prolongé, de Rome, ville civilisée et raffinée par excellence : « Autant Latone aime Délos, qui seule lui offrit une retraite lorsqu'elle était errante, autant j'aime Tomes, où, depuis mon bannissement (IV, 14, v. 57-60, trad. id.). En outre, il s'aperçoit également que les Barbares ne sont pas forcément là où l'on croit. En effet, le recueil des *Pontiques* révèle la perte progressive de ses illusions sur l'amitié puis sur l'amour. Nombre de ses amis lui ont, un à un, tourné le dos, mais l'amertume qu'il ressent au début se transforme peu à peu en véritable compassion : « [...] je pardonne à ceux qui m'ont tourné le dos avec la Fortune. La foudre qui n'attendait qu'un seul homme en épouvantant bien d'autres, et la foule éperdue tremble d'effroi près de la victime. Quand un mur menace naïve, l'inquiétude rend bientôt désert l'espace qui l'environne. Quel est l'homme un peu timide qui, de peur de gêner un mal contagieux, ne se hâte de quitter son voisin malade ? Ainsi quelques-uns de mes amis m'ont délaissé, non par haine pour moi, mais par excès de crainte. Ni l'affection ni le zèle pour mes intérêts ne leur a manqué. Ils ont redouté la colère

des dieux. S'ils peuvent sembler trop circonspects et trop timides, ils ne méritent pas qu'on les fustige du nom de méchants. Ainsi, dans ma candeur, j'excuse les amis qui me sont chers. Ainsi je suis justifié de tout reproche à mon égard » (III, 2, v. 7-18, trad. id.). Il en est tout autrement pour sa femme, source de profonde déception et de blessure incurable, puisque jamais elle ne tentera de le rejoindre à Tomes pour soulager sa peine et sa vie difficile : « Ce qui est étonnant, chère épouse, c'est que tu n'obtiens pas cette faveur, c'est que tes larmes ne coulent pas au récit de mon infortune. Tu me demandes ce que tu dois faire ? Demande-le plutôt à toi-même. Tu le sauras si tu veux en effet le savoir. Mais c'est peu de vouloir, il faut pour cela désirer avec ardeur. Il faut que de tels soucis abrègent ton sommeil. La volonte, beaucoup d'autres l'ont sans doute, car est-il un homme assez cruel pour regretter que je goûte un peu de repos dans mon exil ? Mais toi, c'est de tout ton cœur, de toutes tes forces que tu dois travailler à me servir. Si d'autres m'accordent leur appui, ton zèle doit l'emporter sur celui même de mes amis. Toi, ma femme, tu dois en tout leur donner l'exemple » (III, 1, v. 31-44, trad. id.). D'ailleurs, aucune lettre ne lui est adressée dans le dernier livre. C'est pourquoi tout ce qu'il reste à faire à Ovide, c'est sauver ses œuvres de l'oubli, en particulier *Les Métamorphoses* qu'il considère comme son chef-d'œuvre le plus digne de la postérité.

Les Tristes et *Les Pontiques* sont des bouteilles à la mer et des prolongements physiques d'Ovide qui tente de survivre dans cette terre hostile et isolée, et dans l'espace littéraire, dominant ainsi naissance à l'écriture du moi : « Le temps sans emploi est pour moi l'image de la mort » (I, 5, v. 44, trad. id.). Le style d'Ovide abandonne progressivement les ornements poétiques pour laisser place à une sincérité sans fard, à une vérité psychologique. Il en vient même à ne plus retravailler ni corriger ni polir ses textes, et à les livrer sous la forme de leur première ébauche, signe qu'il est temps pour lui de se mettre à nu et de dire adieu à une certaine littérature.

POUR EN SAVOIR PLUS

- C. Labre, *Ovide. L'exil et le salut*, Arléa, février 1991.
- H. Zehnacker et J.-C. Fredouille, *Littérature latine*, PUF, 1993.
- M.C. Howatson, *Dictionnaire de l'Antiquité*, Bouquins, avril 2005.
- F. Hoff, « Ovide à Tomis. Le poète chez les Barbares », article de la Bibliotheca Classica Selecta, mai 2009.

Coller ici ta synthèse